

Ktesias' Welt

---

Ctesias' World

Herausgegeben von / Edited by  
Josef Wieshöfer, Robert Rollinger,  
Giovanni B. Lanfranchi

2011

Harrassowitz Verlag · Wiesbaden

ISBN 978-3-447-06376-0

## Le feu immortel de Phasélis et le prétendu volcan Chimère: les textes, le mythe et le terrain

Dominique Lenfant

Ctésias évoquait, à l'intérieur de son livre sur l'Inde, un feu «immortel» qui, près de Phasélis, brûlait sans jamais s'interrompre<sup>1</sup>. Et deux des trois auteurs qui le citent sur ce point confèrent à l'endroit le nom de Chimère. Dans un article récent, Éric Foulon considère cette description comme une rationalisation du mythe de la Chimère, fameux hybride mythologique crachant le feu<sup>2</sup>, et suggère que sa localisation en Lycie résulte à la fois d'une influence littéraire – celle d'Homère – (p. 103) et d'une information concernant un volcan réellement observable dans la région, mais aujourd'hui éteint (p. 94). Cette interprétation s'inscrit d'ailleurs dans un volume collectif consacré aux volcans dans l'Antiquité, thème sur lequel Ctésias semble ainsi fournir l'un des témoignages les plus anciens<sup>3</sup>. Dans sa contribution, Éric Foulon se propose d'étudier les allusions littéraires au monstre mythologique de la Chimère telles qu'on les trouve chez Homère et Hésiode et surtout d'analyser «les rationalisations géographiques et géologiques, *bref vulcanologiques* qu'elles ont provoquées»<sup>4</sup> – rationalisations qui seraient attestées à partir de Ctésias. Or, l'interprétation des textes invoqués me paraît faussée par un postulat très discutable: l'idée que les Anciens ont, à partir de Ctésias, assimilé le feu de Phasélis et la Chimère à un volcan. Je me propose donc de présenter ici les textes qui évoquent le feu immortel de Phasélis en se référant à Ctésias (I), avant d'établir que ce dernier n'évoquait pas un phénomène volcanique (II). Je tâcherai alors de rendre compte du phénomène décrit en fonction du paysage actuel et des principaux témoignages anciens et modernes le concernant (III). Je m'interrogerai enfin sur les origines de l'identification entre la Chimère et le feu lycien, de même qu'entre la Chimère et un volcan (IV). Ce sera l'occasion de parcourir l'histoire d'un phénomène naturel rare et de sa perception depuis près de 2500 ans, mais aussi d'aborder quelques questions de méthode dans l'interprétation des fragments de Ctésias.

---

1 F 45 § 20, F 45eα, F 45eβ (Lenfant 2004, 175-6 et 191).

2 Sur la figure mythologique crachant des flammes, cf. Amandry 1948 et Jacquemin 1986 (références littéraires et iconographiques).

3 Foulon 2004.

4 Foulon 2004, 94 (souligné par moi).

## I. La logique du contexte: le «feu immortel», phénomène nécessairement réel

Trois passages d'auteurs évoquent le feu immortel de la région de Phasélis en se référant à Ctésias.

### 1) [Antigone de Carystos]

Περὶ δὲ πυρὸς Κτησίαν φησὶν (sc. ὁ Κυρηναῖος Καλλιμάχος) ἱστορεῖν, ὅτι περὶ τὴν τῶν Φασηλιτῶν χώραν ἐπὶ τοῦ τῆς Χιμαίρας ὄρους ἐστὶν τὸ καλούμενον ἀθάνατον πῦρ· τοῦτο δέ, ἐὰν μὲν τις ὕδωρ ἐμβάλη, καίεσθαι βέλτιον, ἐὰν δὲ φορυτὸν ἐπιβαλὼν πνίξῃ τις, σβέννυσθαι.

À propos du feu, Ctésias raconte, selon lui (sc. Callimaque de Cyrène), que, dans la région de Phasélis, sur le mont Chimère, se trouve ce qu'on appelle le feu immortel. Que ce dernier, si l'on y jette de l'eau, brûle de plus belle et qu'il ne s'éteint que si on l'étouffe en y jetant de la paille<sup>5</sup>.

Ce premier passage est tiré d'un *Recueil d'histoires étonnantes* (Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή) que l'on a longtemps attribué à Antigone de Carystos, auteur notamment de *Biographies* de philosophes au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais dans lequel certains croient reconnaître aujourd'hui «un recueil d'*excerpta* tirés d'ouvrages divers, rassemblés à l'époque byzantine, probablement sous le règne de Constantin VII Porphyrogénète (905-959)»<sup>6</sup>. Le citeur de Ctésias oscille ainsi entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le X<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., ce qui pourrait gêner notre propos, si le compilateur, qu'il fût hellénistique ou byzantin, ne disait avoir emprunté à Callimaque la référence à Ctésias, nous ramenant ainsi au III<sup>e</sup> siècle av. J.-

5 [Antigone de Carystos] 166 (182) = F 45ea (Lenfant 2004, 191). Foulon 2004, 103 – qui considère curieusement qu'il s'agit d'un fragment des *Persica* (ce que contredit le fragment de Photius. Cf. *infra* p. 228) – choisit de conserver le πῆξιη de la tradition manuscrite, plutôt que la correction πνίξιη de Bentley. Mais outre qu'on saisit mal ce que signifierait «fixer un feu», je ne crois pas que πῦρ πηγνύναι soit attesté, alors que πῦρ πνίγειν «étouffer un feu» se comprend et n'est pas sans parallèle (Théophraste, *De Igne*, 11, 4, [éd. V. Coutant] explique, par exemple, l'expression καταπνίγεσθαι τὸ πῦρ).

J'ai, en revanche, modifié la traduction de φορυτὸν que j'avais adoptée dans la C.U.F. («paille», plutôt que «fumier»), comme je m'en expliquerai plus loin.

6 Dorandi 1999, XIV-XV, qui propose une mise au point sur l'identification des divers Antigone (de Carystos) [XI-XXXII], tout particulièrement sur l'auteur du recueil paradoxographique [XIV-XVII].

L'identité entre l'auteur du recueil paradoxographique et l'Antigone de Carystos qui fut biographe, historien de l'art et sculpteur au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. était une thèse défendue par Wilamowitz-Moellendorff 1881. À l'inverse, le recueil paradoxographique est considéré comme une compilation byzantine par Musso 1976, qui est également l'auteur d'une édition du recueil (Musso 1985).

Tout en se disant convaincu par la démonstration d'O. Musso, T. Dorandi ne manque pas de signaler qu'elle ne fait pas l'unanimité: plus d'un savant continue à considérer l'auteur paradoxographique comme identique au biographe (XVI n. 2, avec plusieurs références), et donc d'époque hellénistique.

C.<sup>7</sup> Callimaque avait en effet composé une *ἐκλογή τῶν παραδόξων* qui fait de lui le fondateur supposé de la paradoxographie<sup>8</sup>.

Cela dit, le texte de Ctésias n'en a pas moins subi, avant de nous parvenir, un double traitement (au moins): Callimaque (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) a sélectionné un extrait pour le caractère étrange du phénomène qu'il évoquait, il l'a paraphrasé et sans doute résumé; ce résumé a lui-même été jugé suffisamment remarquable pour être repris par l'auteur de l'anthologie (hellénistique ou byzantine)<sup>9</sup>. En d'autres termes, le témoignage est doublement indirect et c'est d'autant plus important que l'emprunt à usage paradoxographique opérait non seulement une sélection, mais une réduction, voire une mutilation du texte d'origine pour que ce dernier parût encore plus extraordinaire: comme l'ont bien montré les travaux de Christian Jacob et de Guido Schepens, l'étrangeté était activement accentuée par des interventions telles que la suppression du contexte ou de toute explication<sup>10</sup>. L'examen du fragment parallèle de Photius (I.3) mettra en lumière l'une de ces pertes: celle qui affecte le contexte d'origine.

## 2) Pline l'Ancien

*Flagrat in Phaselitis mons Chimaera, et quidem immortalis diebus ac noctibus flamma; ignem ejus accendi aqua, extinguunt vero terra aut faeno Cnidius Ctesias tradit.*

Dans la région de Phasélis brûle le mont Chimère, d'une flamme immortelle de jour comme de nuit; l'eau attise son feu, mais la terre ou le foin l'éteignent, d'après Ctésias de Cnide<sup>11</sup>.

Dans son encyclopédie composée au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., le naturaliste énumère quelques «merveilles des feux» (*ignium miracula*, II, 234), en l'occurrence celles qui se manifestent dans les montagnes: le «Mont Chimère» y est cité juste après «l'Etna qui brûle toutes les nuits et trouve, depuis tant de siècles, un aliment suffisant pour ses feux, alors qu'il est neigeux en période d'hiver et couvre de givre les cendres qu'il rejette»<sup>12</sup>.

7 Le passage citant Ctésias se trouve dans une section du recueil paradoxographique (§ 129-173) qui remonte entièrement à Callimaque (cf. § 129, éd. Pfeiffer 330).

8 Le recueil de Callimaque ne nous est connu... que par ce que nous en transmet le recueil paradoxographique attribué à Antigone. Sur les origines et caractères du genre, cf. Schepens 1996.

9 La section remontant à Callimaque commence en ces termes: Πεποιήται δὲ τινα καὶ ὁ Κυρηναῖος Καλλίμαχος ἐκλογὴν τῶν παραδόξων, ἧς ἀναγράφομεν ὅσα ποτὲ ἡμῖν ἐφαίνετο εἶναι ἀκοῆς ἄξια. «Callimaque de Cyrène a également composé un recueil des phénomènes extraordinaires, dont nous avons copié tous ceux qui nous ont paru dignes d'être entendus».

10 Jacob 1983, notamment 129-135 (129: «Le «merveilleux» n'est pas nécessairement inscrit dans la nature même du phénomène rapporté. Il peut résulter d'une technique d'écriture, portant sur un énoncé extrait de son contexte, avec adjonction ou suppression d'un ou de plusieurs termes»); Schepens 1996, 390-394.

11 Pline II, 236 = Ctésias F 45eβ (Lenfant 2004, 191). J'ai modifié ici un choix de texte: j'avais adopté dans mon édition la correction de Detlefsen *caeno* «la fange», qui se fondait sur une interprétation contestable de φορυτός dans le texte parallèle de Photius. Il m'apparaît maintenant que, si φορυτός peut signifier «paille», les leçons *faeno* et *feno* «foin» que l'on trouve dans plusieurs manuscrits de Pline sont des traductions latines qu'il n'y a pas lieu de corriger.

12 Traduction J. Beaujeu (C.U.F., p. 105).

D'une certaine manière, l'objet de cet emprunt est encore paradoxographique, sans que l'on puisse savoir dans quel contexte et dans quelle intention Ctésias mentionnait cette «merveille».

### 3) Photius

Καὶ ὅτι πῦρ ἐστὶν ἐγγὺς Φασήλιδος ἐν Λυκίᾳ ἀθάνατον, καὶ ὅτι ἀεὶ καίεται ἐπὶ πέτρας καὶ νύκτα καὶ ἡμέραν, καὶ ὕδατι μὲν οὐ σβέννυται, ἀλλὰ ἀναφλέγει, φορυτῶ δὲ σβέννυται.

Que près de Phasélis, en Lycie, il y a un feu immortel et que, sur un rocher, il brûle sans cesse, de nuit comme de jour, que l'eau, loin de l'éteindre, ravive sa flamme et qu'il ne s'éteint qu'avec de la paille<sup>13</sup>.

Le texte de Photius est le seul qui se fonde à coup sûr sur une *lecture directe* de celui de Ctésias, sans que ce dernier puisse être ici contaminé par le recours à d'autres sources<sup>14</sup>. Malgré sa date tardive, c'est de toute évidence notre témoignage de référence, d'autant qu'il s'intègre dans un résumé des *Indica* particulièrement détaillé<sup>15</sup>. C'est aussi le seul qui nous permette de situer cette évocation dans son contexte d'origine, à savoir une comparaison à l'intérieur de la description de l'Inde. L'information n'est pas si accessoire qu'il y paraît, dans la mesure où elle ne permet pas seulement de classer les passages d'Antigone et de Pline parmi les fragments des *Indica* – plutôt que parmi ceux des *Persica* ou de la *Périégèse*, voire du *Sur les montagnes*, auxquels on les aurait peut-être rattachés en l'absence d'autre indication: cette localisation a aussi une influence directe sur l'interprétation du texte.

En effet, Photius nous indique clairement la *fonction de cette mention* à l'intérieur du récit sur l'Inde: Ctésias vient d'y décrire un phénomène difficile à croire, le fait que, dans la région désertique de l'Inde, chaque année, le soleil «se rafraîchisse» pendant trente-cinq jours pour permettre à ses adorateurs de célébrer sa fête et de s'en retourner sans brûlure<sup>16</sup>, et c'est explicitement pour «rendre crédible ce qu'il dit du soleil»<sup>17</sup> qu'il mentionne quatre exemples de phénomènes comparables: avant le feu immortel de Phasélis sont ainsi cités le fait que les coulées de l'Etna épargnent la région habitée par des justes, que Zakynthos compte des sources poissonneuses d'où l'on tire de la poix ou qu'à Naxos se trouve une source d'où coule quelquefois un vin fort agréable.

Il s'agit à première vue de phénomènes naturels merveilleux et peu crédibles. Cependant, s'il est douteux pour nos esprits rationnels que l'Etna ait épargné des hommes par égard pour leur justice, on sait le trajet capricieux des coulées du volcan et l'on sait surtout qu'avait cours chez les Grecs un récit d'après lequel deux frères de Catane qui avaient été les seuls à s'inquiéter du sort de leurs parents furent aussi les seuls à être épargnés par la

13 Photius, *Bibliothèque* 72, 46a, 34-37 = Ctésias F 45 § 20 (Lenfant 2004, 175-176). Sur la traduction de φορυτῶ («paille» plutôt que «fumier»), voir *infra* p. 232.

14 Cf. Lenfant 2004, CLXXXIV. Le fait peut avoir son importance s'agissant de l'appellation Chimère. Cf. *infra* p. 240.

15 Bigwood 1989, 302-316; Lenfant 2004, CLXXXIV sqq.

16 F 45 § 17.

17 F 45 § 20.

lave<sup>18</sup>. Il est possible qu'en l'occurrence Ctésias ait donné une portée générale à un épisode singulier – que nous qualifions de légendaire, mais qui ne l'était sans doute pas pour tous les Grecs.

Le deuxième phénomène – le jaillissement de poix (πίσσα) dans des points d'eau de Zakynthos – pour extraordinaire qu'il paraisse à première vue, a été mentionné par divers auteurs anciens, à commencer par Hérodote, qui dit l'avoir vu de ses yeux<sup>19</sup>, mais aussi par des voyageurs modernes qui, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ont observé près du village de Kéri, à l'extrémité sud de l'île de Zante<sup>20</sup>. Et l'on peut encore observer aujourd'hui deux sources de poix qui sourdent dans le lac de Kéri et que l'on distingue aux traces huileuses qu'elles produisent à la surface de l'eau<sup>21</sup>.

Il est vrai que Ctésias précise, à la différence d'Hérodote, que les sources en question sont poissonneuses (ἰχθυοφόροι)<sup>22</sup>. Mais J. Partsch ne signalait-il pas que l'eau du lac était parfaitement potable<sup>23</sup>? L'effet paradoxographique est en fait renforcé par l'absence de distinction entre la source proprement dite et le lac dans lequel elle jaillit, que cette absence soit due à Ctésias ou à un raccourci de Photius. Il s'agit donc là encore d'un phénomène naturel étrange et néanmoins avéré.

Quant à la source de vin de Naxos<sup>24</sup>, alors qu'elle a, de prime abord, l'allure d'une fiction paradoxographique, elle correspond sans nul doute à une croyance répandue. On connaît en effet plusieurs cas analogues de ce type de prétendu miracle. L'un concernait Andros, dont les habitants prétendaient, aux dires de Pausanias (VI, 26, 2), que «chaque année à la fête de Dionysos, le vin coulait spontanément hors du sanctuaire»<sup>25</sup>. Un autre touchait Téos, dont les habitants assuraient encore du temps de Diodore qu'«une source de vin d'une saveur exceptionnelle [jaillissait] spontanément du sol à dates fixes»<sup>26</sup>. Un troisième encore était situé à Élis où, lors de la fête des Thyia en l'honneur de Dionysos, les prêtres déposaient dans un bâtiment trois vases vides qu'on retrouvait le lendemain remplis de vin<sup>27</sup>. Ce dernier cas explique que Pritchett ait rattaché de tels miracles au phénomène plus général des «fraudes pieuses» par lesquelles des prêtres ou des populations cherchaient à ajouter au prestige du sanctuaire local<sup>28</sup>. Or, les trois cas d'Andros, de Téos et d'Élis présentent des

18 Lenfant 2004, 306 n. 822.

19 IV, 195. En dehors d'Hérodote et de Ctésias, les sources les plus significatives sont [Antigone de Carystos], 153 (169), d'après Eudoxe, et Vitruve, VIII, 3, 8.

20 Voir, par exemple, Partsch 1891, 161-174.

21 Cf. Müller 1985, 917-918, qui décrit l'endroit actuel et propose des photographies permettant de voir l'exploitation du gisement et l'huile qui flotte à la surface du lac.

22 Cf. [Antigone de Carystos], 153 (169), d'après Callimaque se référant lui-même à Eudoxe.

23 «Leicht kann man diese bunt glitzernde Haut mit einem Stab entfernen und einen reinen Trunk schmackhaften Wassers schöpfen.»

24 Cf. Étienne de Byzance s.v. Νάξος.

25 Pline, *N. H.*, XXXI, 16 propose une variante en situant à Andros une fête annuelle de sept jours au cours de laquelle la fontaine de Dionysos (Liber) laissait couler du vin, qui prenait cependant le goût de l'eau si on l'emportait hors de la vue du temple (cf. II, 231). Quant à Philostrate (*Images*, I, 25), il évoque un tableau représentant les gens d'Andros enivrés par le fleuve de vin qui traverse leur île.

26 Diodore, III, 66, 2.

27 Pausanias, VI, 26, 1-2. Même récit chez [Aristote], *Mirab. Ausc.* 123 et déjà chez Théopompe *FGrHist* 115 F 277 (= Ath. I, 34a).

28 Pritchett 1999, 255.

analogies significatives avec la brève mention de Ctésias-Photius concernant Naxos: jaillissement spontané d'une source de vin, culte de Dionysos, dieu principal de la cité, et pré-tention de cette dernière à avoir la faveur du dieu<sup>29</sup>. Il est en effet notoire que Dionysos était la divinité tutélaire de Naxos, que son culte était lié à la viticulture locale et qu'il passait pour accorder aux habitants toutes sortes de faveurs<sup>30</sup>. Il est donc plus que probable que l'idée qu'à Naxos il y avait «une source d'où coulait quelquefois un vin fort agréable» ne soit pas une pure fiction littéraire, mais le reflet d'une croyance diffusée pour ajouter au prestige de l'île et de son sanctuaire, une croyance à laquelle adhérait l'opinion commune<sup>31</sup>. C'est ce dernier point qui nous importe ici: cette évocation proprement miraculeuse avait une crédibilité certaine chez les Grecs.

Ainsi, le feu immortel de Phasélis s'inscrit clairement, au sein du récit de Ctésias, dans un groupe de phénomènes qui, tout en étant empruntés au monde grec<sup>32</sup>, étaient tenus pour incroyables, mais vrais – ces caractères étant indispensables à leur fonction, qui était de rendre vraisemblable un phénomène donné pour analogue (parce que difficile à croire), mais plus lointain et se déroband à la connaissance directe des Grecs<sup>33</sup>. En d'autres termes, pour que Ctésias prétende conduire son lecteur du connu à l'inconnu, ses exemples de référence devaient être sinon réels, du moins généralement tenus pour tels.

## II. Les composantes textuelles: Ctésias n'évoquait pas un volcan

Bien que les mots mêmes de Ctésias ne soient pas directement conservés et que, dans le détail, les trois maigres paraphrases que l'on possède puissent laisser planer des doutes sur le contenu précis de l'original<sup>34</sup>, elles permettent d'affirmer que, quand il évoquait le «feu immortel» qui brûle constamment dans la région de Phasélis, ce n'était pas un volcan qu'il décrivait<sup>35</sup>.

29 Les Éléens prétendent que le dieu vient les voir à la fête des Thyia (Pausanias, VI, 26, 1) et les gens de Téos entendent «prouver que Dionysos est originaire de chez eux» (Diodore, III, 66, 2).

30 Voir, par exemple, Diodore, V, 52 et Herbst 1935, 2085.

31 Comme l'a noté Pritchett 1999, 255, Pausanias parle d'Élis et d'Andros au présent, ce qui suggère une prétention encore contemporaine, quel que soit le scepticisme manifesté par le périégète, et l'on pourrait en dire autant de Diodore à propos de Téos.

32 Sur la fonction des comparaisons avec le monde grec dans les *Indica*, cf. Lenfant 2004, CLVI.

33 On observe le même procédé chez Hérodote, IV, 195.

34 Cf. *infra*, à propos de l'appellation de Chimère, présente chez Antigone et chez Plinie, mais absente chez Photius (p. 240) ou encore sur le sens de *phorutos* (p. 232).

35 Contrairement à ce qu'affirme É. Foulon: «Au regard de Ctésias et d'autres, la Chimère était une montagne à l'extrémité est de la Lycie et même un volcan vraisemblablement en activité au temps du Cnidien. Il est actuellement éteint et porte le nom turc de Yanar Taç (*sic*)» (94); «si l'on en croit Ctésias, [le mont Chimère] serait ce que l'on nomme maintenant un volcan» (104); l'auteur considère qu'il faut assimiler le phénomène décrit par Hésiode dans la *Théogonie*, où il est question de la «vapeur prodigieuse» qu'exhale la terre et de la manière dont cette dernière fond (précisions qui évoquent des phénomènes volcaniques), avec le feu de la terre évoqué par Ctésias (106) – qui pourtant, autant que l'on sache, n'évoquait rien de tel.

### 1) L'expression «feu immortel»

D'après les deux auteurs grecs qui se réfèrent à lui, Ctésias parlait de «feu immortel» (ἄθάνατον πῦρ). Or il est notoire qu'il n'existe pas de terme grec pour désigner le volcan<sup>36</sup>. L'expression «feu immortel» peut-elle donc ici en tenir lieu?

Il arrive assurément qu'elle désigne un volcan ou suggère certains de ses caractères, comme dans ce passage de l'*Anthologie grecque* qui, se référant à Diogène Laërce, évoque à propos d'Empédocle le «feu immortel» qu'il but en se jetant dans le flot de l'Etna<sup>37</sup>. Mais, loin d'être spécifiquement réservée aux volcans, la formule peut désigner les phénomènes les plus divers. D'après un rapide sondage, elle sert le plus souvent à évoquer un feu artificiel dont on assure la constance à l'intérieur d'un sanctuaire<sup>38</sup>. Il lui arrive aussi de désigner un élément sacré ou un phénomène mythique<sup>39</sup>, mais il est, au total, plutôt rare qu'elle renvoie à un phénomène naturel. C'est pourtant le cas dans tel passage de l'*Histoire variée* où Élien situe près d'Apollonia d'Illyrie (dans l'Albanie actuelle) un «feu immortel» qu'il décrit comme suit: «La surface embrasée est petite: elle ne s'étend pas au loin et n'a pas un grand périmètre. Elle sent le soufre et l'alun. Tout autour poussent une végétation luxuriante et du gazon vert. Le feu qui brûle à côté n'endommage en rien la croissance des plantes ou du gazon. Le feu brûle jour et nuit et, d'après ce que disent les Apolloniates, il ne s'est jamais éteint avant la guerre qui les a opposés aux Illyriens.»<sup>40</sup>. Malgré l'odeur de soufre, l'étendue limitée et la constance de ce feu manifestement inoffensif plaident contre sa qualification comme volcan.

### 2) La montagne en feu de Pline

Pline a dû traduire en latin le grec de Ctésias ou d'une source intermédiaire, et pour ce faire l'interpréter. Il évoque un «mont» qui «brûle», expression qu'il emploie également à propos d'un volcan comme l'Etna<sup>41</sup>. De fait, comme le constate Robert Bedon analysant les textes de Méla, de Pline et de Solin, le constat déjà fait pour les Grecs vaut aussi pour les auteurs latins: «les volcans ne formaient pas une catégorie spéciale de phénomènes de la nature

36 Par exemple, Sonnabend 2002. É. Foulon le rappelle aussi à plusieurs reprises, notamment p. 114.

37 *Anthologie grecque* (VII, 123):

Καὶ σύ ποτ', Ἐμπεδόκλεις, διερχὴ φλογὶ σῶμα καθήρας  
πῦρ ἀπὸ κρητήρων ἔκπιες ἀθάνατον·  
οὐκ ἔρέω δ' ὅτι σαντὸν ἐκὼν βάλες ἐς ῥόον Αἴτνης,  
ἀλλὰ λαθεῖν ἐθέλων ἔμπεσες οὐκ ἐθέλων.

«Toi aussi, jadis, Empédocle, tu as purifié ton corps par la flamme agile, en buvant aux cratères un feu immortel. Je ne dirai pas que tu t'es jeté de propos délibéré dans le flot de l'Etna: en voulant te cacher, tu tombas sans le vouloir.» (trad. A. M. Desrousseaux *et alii*, C.U.F.).

38 Notamment le feu perpétuel entretenu par les Vestales (entre autres, Plutarque, *Numa*, 9, 10, Strabon, V, 2, 3, Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 38, 3). Voir aussi, pour Delphes, Plutarque, *Sur l'E de Delphes*, 385c7, ou, pour le temple d'Athéna Polias à Athènes, Jean le Lydien, *De Mensibus*, 6, 4.

39 Chez Polyen, VII, 12, dans la bouche du Sace Sirakès, passé à Darius, c'est un élément sacré qui fait l'objet d'une invocation. Dans les *Bacchantes* d'Euripide (523-524), c'est le «feu immortel» auquel Zeus a arraché son fils avant de le mettre dans sa cuisse. Et dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe (III, 15, 3), c'est une des manières de désigner Apollon.

40 *Histoire variée*, XIII, 16 (trad. A. Lukinovich et A.-F. Morand, La Roue à Livres, Les Belles Lettres, Paris).

41 II, 236: *ardet Aetna... flagrat in Phaselitis mons Chimaera.*

pour les Anciens. (...) La présentation qu'en font Méla, Pline et Solin montre que, dans ceux du moins qui étaient pourvus d'un cône, ils ne voyaient que des montagnes ou du moins des éminences dont le sommet était le siège d'émission de fumées ou de feux, surtout visibles la nuit pour ces derniers. Ils se servaient pour les désigner d'expressions qui associent le plus souvent le substantif *mons* et le verbe *flagrare*, le premier terme alternant avec *collis* et *vertex*, et le second avec *ardere*. Mais ils rassemblaient sous cette désignation aussi bien de véritables volcans, tels que nous les définissons aujourd'hui, que des torches de gaz naturel et sans doute des incendies de forêt en montagne.»<sup>42</sup>

Bien qu'il ne fasse que les regrouper dans la catégorie des *ignium miracula*, on ne peut exclure que Pline ait *en partie* imaginé le mont Chimère à l'image de l'Etna (ce qui ne voudrait pas dire que ce fût le cas de Ctésias), mais en partie seulement: l'un et l'autre auteur donnent, sur les réactions du «feu immortel» de Lycie, des précisions qui ne s'appliquent qu'à lui.

### 3) Les réactions du «feu immortel» de Lycie

D'après nos trois fragments, Ctésias décrivait le résultat d'expériences visant à éteindre le feu perpétuel: l'eau ravive sa flamme, mais un mélange solide désigné par le terme de *φορυτός* permet de l'éteindre<sup>43</sup>.

Que l'eau ravive la flamme apparaît d'emblée comme un phénomène paradoxal qui explique, du reste, que Ctésias l'ait mentionné ici: l'exemple est cité pour forcer la conviction du lecteur concernant le soleil qui, en Inde «se rafraîchit» durant trente-cinq jours. Quant à la réaction au jet de *φορυτός*, elle ne peut que s'inscrire dans la même logique. *Φορυτός* désigne généralement un mélange de matières végétales et/ou minérales, ce qui peut conduire le terme à désigner des ordures, de la paille, du fumier. Dans mon édition de la C.U.F., je l'avais traduit, sans certitude, par «fumier». Deux considérations m'inciteraient finalement à le traduire plutôt (mais à titre toujours hypothétique) par «paille». Tout d'abord, Pierre Chantraine indique parmi les sens du mot non seulement «paille», mais aussi «brindilles» et «débris de bois, copeaux» *servant à allumer du feu*<sup>44</sup>. Or, si l'on tient compte du contexte, qui est celui du *paradoxon*, de l'extraordinaire, il faut nécessairement que le *phorutos* soit une matière qui *d'ordinaire* ravive la flamme, par opposition à l'eau qui a généralement pour effet d'éteindre le feu: ce qui rend le phénomène plus incroyable, ce qui rend le feu plus fantastique, n'est-ce pas précisément que l'eau le ravive, tandis que la paille l'éteint?

Or, à moins de supposer *a priori* que Ctésias était, pour paraphraser les termes de Larcher, ignorant s'il croyait à ce qu'il disait et naïf s'il entendait nous le faire croire<sup>45</sup>, on conçoit difficilement que quelqu'un puisse chercher à éteindre un volcan ou un quelconque phénomène volcanique en y jetant de l'eau. De plus, les réactions évoquées (la flamme se

42 Bedon 2004, 217 (souligné par moi).

43 Le mot *φορυτός* est employé à la fois par Photius et par Antigone (dont le *φορυτός* est en fait une correction légitime du manuscrit qui donne *φορτίον*, «fardeau»), deux sources non interdépendantes, et il remonte donc très certainement à Ctésias lui-même. Pline traduit «la terre ou le foin» (*terra aut faeno*) et cette hésitation traduit bien la difficulté à traduire le terme *phorutos*.

44 Chantraine 1968, 1223 (souligné par moi).

45 Larcher 1802.

ravive avec de l'eau, mais s'éteint avec de la paille) cadrent tout aussi mal avec ce type de phénomène.

### III. Terrain et témoignages: un phénomène non volcanique de «feu terrestre»

Pour identifier le phénomène évoqué par Ctésias, on dispose d'un atout non négligeable, puisque l'auteur situait précisément le site: en Lycie, dans la campagne entourant Phasélis, et, d'après Antigone et Pline, sur le mont Chimère. On peut donc confronter cette indication tant au spectacle qu'offre actuellement le «terrain» qu'aux témoignages antiques et modernes sur la région.

#### 1) Le terrain: un phénomène encore visible

La Phasélis antique est un site parfaitement bien localisé<sup>46</sup>, dont les vestiges (principalement d'époque romaine) se visitent. Alors qu'un volcan laisse des traces, la carte géologique de la région n'en révèle aucune aux abords du site. Mieux: il suffit de se rendre sur place pour *voir* de quoi parlait Ctésias, car le phénomène peut encore s'observer aujourd'hui. À près de 10 km au sud de Phasélis en suivant la côte lycienne, au nord de la ville antique d'Olympos, on pénètre quelques kilomètres à l'intérieur des terres avant de gravir un sentier qui mène, après quelque 300 mètres d'ascension, au lieu dit «Chimaera»<sup>47</sup>: c'est un petit plateau de roche grise troué de dizaines de bouches par où s'échappent des flammes qui font le plus souvent plusieurs décimètres de hauteur – un phénomène qui surprend encore aujourd'hui les spectateurs blasés que nous sommes (photographie 1 *infra* p. 243).

La cité d'Olympos est le site urbain antique le plus proche, mais c'est une fondation hellénistique, donc postérieure à Ctésias, ce qui explique qu'elle n'ait pu lui tenir lieu de point de repère. La cité la plus proche était de son temps Phasélis, qui représentait donc alors le point de référence le plus précis, d'autant que sa prospérité et son activité commerciale en faisaient un lieu largement connu dans le monde grec.

L'appellation de Chimaera, que l'on trouve actuellement sur les panneaux et dans les cartes touristiques, n'a été réintroduite qu'à une époque récente, par suite du recoupement effectué par des voyageurs occidentaux avec les textes antiques<sup>48</sup>, sans doute pour conférer au site l'attractivité de la mythologie grecque ainsi qu'un nom parlant aux oreilles occidentales. Elle ne prouve donc rien en soi<sup>49</sup>.

46 Sur la localisation de Phasélis, on verra la mise au point de Keen 1998, 233-5.

47 Talbert 2000, carte 65 D5.

48 Beaufort 1817, quoiqu'il cite Pline II, 106, ne dit rien de la Chimère. Mais, dès 1847, Spratt et Forbes disent que le *yanar* ou feu perpétuel était «famous as the Chimaera of many ancient authors» (Spratt/Forbes 1847, 193); en 1865, Colnaghi parle directement du «Chimaera fire» (Newton 1865, 344).

49 Comme on le verra plus loin, dans l'Antiquité, le site a également été désigné du nom d'Héphaïstion.

Les Turcs désignent l'endroit du nom de *Yanartaş*, «pierre en feu», terme éloquent qui n'est pas trop mal trouvé, et c'est aussi sous le nom de *Yanar* «feu» qu'il figure dans les cartes du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>.

Les flammes qui s'échappent du sol ont pour origine des émanations de gaz naturel qui s'enflamment spontanément au contact de l'oxygène présent dans l'air. On s'explique donc que de l'eau, à défaut de raviver la flamme comme le disait Ctésias, soit impuissante à éteindre le feu plus de quelques secondes<sup>51</sup>, et que de même, si l'on jette des matières solides (*phorutos*) dans l'un de ces foyers, on empêche le gaz de se mêler à l'oxygène, provoquant ainsi l'extinction provisoire du feu. Il est bien possible qu'il y faille des matières plus compactes et moins inflammables que de la paille: en employant un terme qui suggère des matières inflammables, il se peut que Ctésias ait forcé le paradoxe<sup>52</sup>.

## 2) Les témoignages anciens

Loin que Ctésias et les visiteurs actuels en soient les seuls témoins connus à 2400 ans de distance, le phénomène a été régulièrement mentionné, et d'abord par des auteurs anciens postérieurs à Ctésias.

Ainsi, le *Périple* du Pseudo-Scylax, compilation rédigée au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quelques décennies après Ctésias<sup>53</sup>, précise qu'entre Limèn Sidérous<sup>54</sup> et Phasélis, dans la montagne, se trouve un sanctuaire d'Héphaïstos et qu'«un feu considérable, qui sort spontanément de terre, brûle sans jamais s'éteindre» (πῦρ πολὺ αὐτόματον ἐκ τῆς γῆς καίεται καὶ οὐδέποτε σβέννυται)<sup>55</sup>. À date ultérieure, le traité *De Mirabilibus Auscultationibus* (§ 39), faussement attribué à Aristote, auquel il est postérieur, signale qu'«en Ly<c>ie<sup>56</sup>, dit-on, jaillit un feu fort abondant, qui brûle sept jours de suite» (Λέγεται δὲ καὶ περὶ Λυκίαν (mss. Λυδίαν) ἀναζέσαι πῦρ πάμπληθες, καὶ καίεσθαι ἐφ' ἡμέρας ἑπτέα).

Au premier siècle de notre ère, Sénèque donne une description plus précise du feu lycien: «Il y a en Lycie une région célèbre qu'on appelle là-bas le pays d'Héphestion; c'est un sol perforé à mainte place et entouré d'une ceinture de feux inoffensifs qui n'endommagent en rien ses productions. Le pays est riche, couvert d'herbages; et cette nappe de flammes n'y brûle rien, elle ne fait qu'émettre des lueurs amorties et languissantes.»<sup>57</sup>

50 Voir, par exemple, la carte de Beaufort 1817.

51 Beaufort 1817, 49 rapporte que nulle quantité d'eau ne peut éteindre la flamme. Bean 1968, 168, précise que l'eau peut certes éteindre la flamme, mais que cette dernière se rallume en dix à quinze secondes. J'avoue n'avoir pas tenté l'expérience lors de mon passage sur les lieux en 2002.

52 De même qu'en parlant de sources de poix poissonneuses, si toutefois l'expression n'est pas due à un raccourci de Photius (*supra* I.3).

53 Cf. Marcotte 2000, XXVI-XXVII.

54 Ce toponyme ne semble pas autrement attesté. Talbert suggère de situer l'endroit à quelque 5 km sur la côte au sud d'Olympos (Talbert 2000, carte 65 E5).

55 ... λιμὴν Σιδηροῦς. Ὑπὲρ δὲ τούτου ἐστὶν ἱερὸν Ἡφαίστου ἐν τῷ ὄρει καὶ πῦρ πολὺ αὐτόματον ἐκ τῆς γῆς καίεται καὶ οὐδέποτε σβέννυται. Καὶ ἐὰν προέλθῃς ἐπὶ θαλάττης ἀνώτερον, ἔστι Φασηλὶς πόλις καὶ λιμὴν (éd. Peretti 1979, 527 § 83. Cf. Müller 1855, 74 § 100).

56 Le texte conservé contient «Lydie», par suite probable d'une faute de copie.

57 *In Lycia regio notissima est, Hephaestion incolae uocant, foratum pluribus locis solum, quod sine ullo nascentium damno ignis innoxius circumit. Laeta itaque regio est et herbida nihil flammis adurentibus, sed tantum ui remissa ac languida refulgentibus* (lettre 79 § 3, éd. F. Préchac, trad. H. Noblot, C.U.F.).

Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Maxime de Tyr (env. 125-185 ap. J.-C.), qui cite le feu lycien parmi les *agalмата* ou images de dieux vénérées par des peuples divers, souligne explicitement la différence entre ce feu de Lycie et celui de l'Etna, le premier étant «paisible et modéré».<sup>58</sup>

Une scholie à l'*Iliade* – qui commente une allusion d'Homère à la Chimère – compile sans nul doute une source littéraire en précisant que «d'après certains, il y a en Lycie une montagne que l'on appelle Chimère; en son milieu, elle a des exhalaisons de feu (ἀναφυσήματα πυρός) et en ses extrémités elle est pleine de bêtes sauvages»<sup>59</sup> et il en va de même d'Eustathe, qui s'exprime quasiment dans les mêmes termes dans son commentaire de l'*Iliade*, à ceci près qu'en mentionnant les «exhalaisons de feu», il précise qu'on peut encore les voir aujourd'hui (τὰ μέχρι καὶ νῦν βλεπόμενα)<sup>60</sup>. Cet «aujourd'hui» peut être celui de sa source<sup>61</sup>, mais il n'est pas impossible qu'il se réfère à l'expérience propre d'Eustathe (XII<sup>e</sup> siècle)<sup>62</sup>.

Même s'ils sont postérieurs à Ctésias, rien n'indique que ces auteurs antiques et byzantins se soient inspirés de lui<sup>63</sup>: ainsi, le Pseudo-Scylax, qui décrit les différents points de la côte et de sa proximité immédiate en suivant en cette région un parcours sud-nord, se fonde sur des observations de marin ayant effectué un *périplous*, une expédition maritime suivant les côtes de la région. Et de même, quelles que soient ses sources, littéraires ou non, il ne semble pas que Sénèque s'inspire de Ctésias. Même les commentateurs byzantins de l'*Iliade*, dont on pourrait soupçonner qu'ils connaissent le recueil paradoxographique de Callimaque, emploient à propos du phénomène lycien un terme plus adéquat<sup>64</sup> encore que celui de «feu immortel» employé par Ctésias d'après Callimaque, celui d'«exhalaisons de feu», pluriel judicieux qui ne peut guère remonter, si indirectement que ce soit, qu'à des observations réelles.

Il est à noter que l'un de ces auteurs, le Pseudo-Aristote, souligne le contraste qui sépare ce feu continu de celui de l'Etna qui n'est «ni semblable à une flamme ni continu, mais qui

58 II, 8. Λυκίοις ὁ Ὀλυμπος πῦρ ἐκδιδοῖ, οὐχ ὅμοιον τῷ Αἰτναίῳ, ἀλλ' εἰρηλικὸν καὶ σύμμετρον· καὶ ἐστὶν αὐτοῖς τὸ πῦρ τοῦτο καὶ ἱερὸν καὶ ἄγαλμα «Chez les Lyciens, l'Olympe dégage un feu qui n'est pas comme celui de l'Etna, mais paisible et modéré, et ce feu est pour eux sanctuaire et image de dieu.»

59 VI, 181b. ἔνιοι δὲ ὄρος εἶναι κατὰ Λυκίαν, ὃ καλεῖται Χίμαιρα· τοῦτο δὲ κατὰ μέσον ἔχει ἀναφυσήματα πυρός, κατὰ δὲ τὰ ἄκρα πολύθηρον <εἶναι> (éd. Erbse 1971, 163). Je ne m'explique pas pourquoi É. Foulon (107) attribue ce texte à Callimaque en se référant à l'édition de R. Pfeiffer, qui ne présente rien de tel.

60 Eustathe, *Commentaire à l'Iliade d'Homère*, VI, 182: Ἄλλοι δὲ ὄρος κατὰ τὴν Λυκίαν εἶναι τὴν Χίμαιραν φασιν, ἐν τῷ μέσῳ μὲν ἀναφυσήματα ἔχον πυρός, τὰ μέχρι καὶ νῦν βλεπόμενα, κατὰ δὲ γὰρ τὰ ἄκρα πολύθηρον (éd. Van der Valk 1976, 282).

61 Comme le note Foulon 2004, 108.

62 Van der Valk souligne qu'Eustathe ne dédaignait pas d'évoquer son époque et qu'ici et là il fait allusion au dialecte lycien de son temps – ce qui donne à croire qu'il est allé lui-même en Lycie dès avant la rédaction de son commentaire (vol. I, 1971, p. CXVII; vol. II, 1976, p. 282, note *ad loc.*).

63 On peut penser que, dans le cas contraire, ils n'auraient pas manqué de faire état des réactions paradoxales prêtées à ce feu par Ctésias.

64 Plus adéquat du moins à l'état actuel du phénomène et à celui de leur temps, qui ne correspond pas nécessairement au spectacle contemporain de Ctésias. Cf. *infra* p. 236-9.

apparaît après un intervalle de plusieurs années»<sup>65</sup>, tout comme le fait aussi Maxime de Tyr, qui signale le caractère paisible du foyer.

De même, les termes employés par Sénèque pour décrire le paysage sont particulièrement adéquats au spectacle que l'on peut encore voir aujourd'hui: de nombreuses perforations au sol, des flammes qui n'ont rien d'effrayant et qui sont inoffensives et sans effet nocif sur la végétation environnante.

Une autre précision vient enrichir le tableau: le Pseudo-Scylax signale la proximité d'un sanctuaire d'Héphaïstos, qui n'a rien pour étonner dans le voisinage d'un feu naturel; et Sénèque dit que les habitants de la région appellent l'endroit *Hephaestion*, soit «sanctuaire d'Héphaïstos»<sup>66</sup>. De fait, la proche Olympos, dont on a retrouvé des inscriptions sur le site du feu<sup>67</sup>, vouait à Héphaïstos un culte original<sup>68</sup> et, si l'on n'a pas décelé jusqu'ici de traces d'un sanctuaire d'Héphaïstos à l'endroit des flammes, il n'est pas exclu que la chapelle byzantine actuellement en ruines ait été construite sur l'emplacement d'un temple antique.

Dernière remarque: les Anciens ne proposent pas d'explication physique du phénomène, d'abord parce qu'ils n'en avaient pas, étant moins familiers du gaz que nous ne le sommes. En deuxième lieu, la mythologie, sous la forme d'Héphaïstos ou de Chimère, pouvait remplir une certaine fonction étiologique. En troisième lieu, le contexte paradoxographique, dans lequel l'explication menace d'anéantir le charme du merveilleux, motivait même certains auteurs à fuir proprement tout type d'éclaircissement!

### 3) Les témoignages modernes

À ces mentions antiques s'ajoutent un certain nombre de témoignages modernes qui relèvent d'un genre différent, celui du récit de voyage. Il s'agit plus précisément de récits de

65 Pseudo-Aristote, *De Mirab. Auscult.*, 38-39 (833a, 17-20). Τὸν δ' ἐν τῇ Αἴτνῃ ρύακα οὔτε φλογὸν φασὶν οὔτε συνεχῆ, ἀλλὰ διὰ πολλῶν ἐπῶν γίνεσθαι. Λέγεται δὲ καὶ περὶ Λυκίαν (mss. Λυδίαν) ἀναζέσαι πῦρ πάμπληθες, καὶ καίεσθαι ἐφ' ἡμέρας ἑπτὰ.

66 Plin l'Ancien, juste après avoir fait mention du Mont Chimère d'après Ctésias (II, 236. Cf. *supra* I.2), fait mention des *Hephaesti montes* qui, en Lycie, «prennent feu au contact d'une torche enflammée, et à tel point que les pierres aussi et le sable des ruisseaux s'embrasent au sein même de l'eau; ce feu-là est alimenté par les pluies; si, d'un bâton allumé à ces monts, on trace un sillon, il est suivi, dit-on, par des ruisseaux de feu» (trad. J. Beaujeu). Le phénomène est analogue à celui qui s'observe à Yanartaş (où l'on peut effectivement rallumer des bouches à l'aide d'un brandon). J. Beaujeu a traduit *Hephaesti montes* par «les monts Héphestiens», mais on peut se demander s'il ne faut pas comprendre «les monts de l'Hephaestion» ou «les monts d'Hephaestion»: les monts Héphestiens ne sont pas autrement connus et, lorsqu'au livre V, 100, à propos de la Lycie, Plin mentionne à nouveau le Mont Chimère, là aussi il fait immédiatement suivre cette mention de celle de «la cité d'Hephaestium, qui a elle aussi des sommets souvent en flammes» (*mons Chimæra noctibus flagrans, Hephaestium civitas et ipsa saepe flagrantibus iugis*). «Cité» n'était probablement pas le terme le plus adéquat pour désigner le site.

67 Voir déjà le témoignage de Beaufort 1817, 51.

68 Malten 1913, 319, met en avant le témoignage des inscriptions tombales, des monnaies et des noms théophores et Bean 1968, 169, précise que la cité célébrait une grande fête en l'honneur d'Héphaïstos et que c'est au trésor du temple de ce dieu que l'on payait les amendes pour violation de tombe. Ils en déduisent qu'Héphaïstos était la divinité principale des gens d'Olympos et que cette originalité s'explique nécessairement par la présence du *Yanar*. Sur la «Chimère» comme lieu de culte d'Héphaïstos, voir aussi Lalagüe-Dulac 2002, qui recense les indices d'un tel culte (p. 130) tout en soulignant qu'ils sont presque tous d'époque romaine.

voyages effectués le long de la côte lycienne par des Européens de l'Ouest plus ou moins familiers des textes classiques. Plus précis et descriptifs que les écrits antiques, ils ont aussi l'avantage de reposer chaque fois sur une observation personnelle.

Le premier d'entre eux vaut certainement qu'on s'y arrête, et pas seulement pour son caractère fondateur de l'approche moderne. Il s'agit de la description de la côte sud de l'Asie Mineure publiée par Francis Beaufort en 1817, à la suite d'un voyage effectué sur les lieux en 1811<sup>69</sup>. À vrai dire, le but premier de cet officier de la marine britannique, la mission que lui avait confiée l'Amirauté, était d'explorer cette côte qui n'avait pas été décrite depuis l'Antiquité et pour laquelle la flotte britannique ne disposait d'aucune carte. Lorsqu'à son retour en Angleterre il eut accompli sa mission pratique en mettant au point des cartes nautiques et en rendant compte de l'hydrographie et des ressources navales de la région, il lui restait des notes inexploitées qui donnèrent matière à un récit de voyage destiné au public.

On y lit qu'après être passés au village de Deliktaş, où l'on pouvait voir les ruines de l'antique Olympos, Beaufort et ses hommes s'acheminèrent à cheval jusqu'à l'endroit où surgissait le feu<sup>70</sup>. Il s'agissait à l'époque d'une flamme unique, mais apparemment de dimensions plus impressionnantes que celles que l'on observe actuellement, à en juger par le dessin imprimé dans le volume et par les précisions chiffrées données par Beaufort: ce dernier estime à près de 90 cm («about three feet») le diamètre de l'ouverture par laquelle s'échappait la flamme.

Il est à noter que toute une partie de sa description est sous-tendue par la démonstration qu'il ne s'agit pas d'un phénomène volcanique: l'auteur souligne ainsi qu'arbres et broussailles poussent à proximité de ce petit cratère, qu'aucune chaleur n'est perceptible dans le sol dès qu'on s'éloigne si peu que ce soit de la flamme et que la roche est en ces lieux de nature calcaire. Les questions qu'il a posées à leur guide local visaient manifestement à poursuivre cette comparaison sur la longue durée, en sondant ce que l'on savait «de mémoire d'homme»: «aucune production volcanique d'aucune sorte n'a été perçue dans le voisinage» et la flamme «ne s'est jamais accompagnée de tremblements de terre ou de bruits; elle n'a pas non plus éjecté de pierres, de fumée ou de vapeurs nocives, rien qu'une flamme brillante et perpétuelle que nulle quantité d'eau ne pouvait éteindre.»<sup>71</sup>

Après Beaufort, le phénomène fut évoqué régulièrement dans les récits de voyages effectués par des Européens dans la région lycienne au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux fameux écrits de George Bean dans les années 1960<sup>72</sup>. Devenu une étape obligée et pittoresque, le

69 Beaufort 1817. L'auteur explique dans sa préface que le nom de «Karamania» qui intitule son ouvrage est couramment appliqué par les Européens à cette région montagneuse qui forme la côte sud de l'Asie Mineure, d'après le royaume qui y avait été fondé jadis.

70 La description du site est aux pages 47-51.

71 Beaufort 1817, 48 et 49.

72 Citons, entre autres, Spratt/Forbes 1847, 193-194 (leur passage sur les lieux date du 15 avril 1842); Newton 1865, vol. I, 344 (qui rend compte en appendice d'un voyage effectué en Lycie par D. E. Colnaghi en 1854); Benndorf/Niemann 1884, 82-83; Luschan 1889, 138-142; Stark 1956, 168-169 (récit d'un voyage effectué en 1952); Bean 1968, 167-170.

En revanche, Fellows 1852 qui rend compte d'un voyage effectué une décennie plus tôt, soit près de vingt ans après la publication du livre de Beaufort, regrette de n'avoir pu voir «the Yanah Dah,

site fait chaque fois l'objet d'une description originale, parfois agrémentée d'anecdotes, de tentatives d'explication ou de rapprochements avec des textes ou mythes anciens.

Ces récits de voyages ne sont que des traces écrites et, si les Occidentaux attribuent à Beaufort une découverte ou une redécouverte<sup>73</sup>, ils ne rendent ainsi compte que de leur propre connaissance: nul doute, bien sûr, que, de tout temps, le phénomène a été connu des habitants de la région<sup>74</sup>. Ce sont d'ailleurs ces derniers<sup>75</sup> qui ont renseigné Francis Beaufort, intrigué par une lumière que de son navire il avait vue la nuit sur la colline, et ce sont eux qui l'ont guidé jusqu'au *Yanar* («feu») bien connu d'eux<sup>76</sup>. Et cette visite guidée est à l'origine des passages ultérieurs d'Européens, dans la mesure où c'est le récit de Beaufort qui donna ensuite l'idée de se rendre sur les lieux. D'après les indications du guide local de Beaufort, les bergers de l'endroit faisaient souvent cuire leurs victuailles au feu de la flamme perpétuelle et il était notoire parmi eux que le *Yanar* ne rôtissait pas la viande volée<sup>77</sup>. La réputation de l'endroit n'était pas seulement locale: Spratt et Forbes disent y avoir rencontré en 1842 deux vieux Turcs venus de loin, accompagnés de deux esclaves noirs, pour se procurer la suie déposée par les flammes, considérée comme efficace tant pour soigner les paupières enflammées que pour se teindre les sourcils; ils étaient là depuis deux jours, à faire cuire leurs repas et bouillir leur café aux flammes de l'endroit<sup>78</sup>. Cela dit, seuls restent les écrits.

L'apport le plus important de ces divers témoignages concerne l'emplacement et le nombre des bouches ardentes, dont on comprend qu'ils ont constamment varié. Beaufort le soupçonnait déjà fortement en constatant (en 1811) qu'il n'y avait qu'une flamme active, mais qu'à une faible distance, un peu plus bas sur le flanc de la colline, on pouvait voir un autre trou qui avait été dans le passé le siège d'une flamme similaire, même si ce passé devait être reculé, à en croire le guide, d'après qui, de mémoire d'homme, il n'y avait jamais eu que la flamme alors visible<sup>79</sup>.

Beaufort lui-même vit une unique flamme de 90 cm de diamètre qui émergeait dans le coin intérieur d'un bâtiment en ruines<sup>80</sup>, bâtiment qui n'est manifestement pas la chapelle chrétienne qu'il évoque ensuite<sup>81</sup>.

---

or Burning Mountain», qu'il caractérise succinctement d'après Beaufort (372).

73 Spratt/Forbes 1847, 193: «Captain Beaufort discovered the yanar». Luschan 1889, 138, dit qu'au Moyen-Age et jusqu'à l'époque moderne, la montagne ardente est tombée dans l'oubli, dans la mesure où il ne connaît pas de témoignage entre le XII<sup>e</sup> siècle et le moment où Beaufort a «redécouvert» le feu. Cf. Ruge 1899. Malten 1913, 319: «Im J. 1811 wurde das Erdfeuer von Beaufort wieder aufgefunden.»

74 Il est édifiant de lire sous la plume de Hennig 1939, 235: «Die Kenntnis dieses Erdfeuers ging in den Jahrhunderten der Türkenherrschaft und des Niedergangs der Schifffahrt im Mittelmeer wieder gänzlich verloren.»

75 Beaufort ne précise pas s'il s'agit de Grecs ou de Turcs. Le nom de *Yanar* est turc, mais d'après D. E. Colnaghi, qui jeta l'ancre à Deliktaş en 1854, il n'y avait alors près de la côte que deux ou trois cabanes habitées par des Grecs (cf. Newton 1865, 344).

76 Beaufort 1817, 47.

77 Beaufort 1817, 49.

78 Spratt/Forbes 1847, 193-194.

79 Beaufort 1817, 49.

80 Beaufort 1817, 48, et vignette p. 35 (photographie 2 *infra* p. 244).

Spratt et Forbes, qui visitèrent l'endroit trente ans plus tard (en 1842), comparèrent le spectacle à ce que Beaufort en avait dit et ils constatèrent qu'en plus de la grosse flamme qu'il avait décrite il y avait de petits jets de flammes qui sortaient de différentes fissures situées sur les côtés d'une cavité en forme de cratère.

Douze ans plus tard (1854), quand Colnaghi visita les lieux, la configuration n'avait guère changé<sup>82</sup>. La même année, le peintre paysagiste Albert Berg fit en vue d'un futur tableau une esquisse sur laquelle on peut voir une grande flamme et trois petites<sup>83</sup>. Mais, trente ans après (1884), Luschan vit, dit-il, «une niche en forme de cheminée dans la paroi rocheuse avec une grande fissure horizontale et d'autres plus petites, dont s'échappe le gaz enflammé» et il jugea le spectacle fort différent de ce qu'en laissait paraître le tableau d'Albert Berg une génération auparavant, les flammes ayant entretemps détruit des murs<sup>84</sup>.

Soixante-dix ans plus tard (1952), Freya Stark est frappée par la faiblesse de la flamme, apparemment unique, qu'elle observe sur place<sup>85</sup> et l'impression de George Bean quinze ans plus tard (1967) est à peu près la même: le feu émerge certes d'un trou profond de deux ou trois pieds de large, mais la flamme s'élève à peine au-dessus de l'embouchure, si bien que dans la journée elle n'a rien de spectaculaire, le plus impressionnant étant de constater que de nuit elle est visible de la mer<sup>86</sup>. Le trou n'est manifestement pas celui que pouvait voir Beaufort, car il se situe non contre un mur en ruines, mais près du sommet de cet espace couvert de pierres grises et blanches et dénué de végétation. Mais il semblerait que le trou enflammé ne soit pas non plus le même que celui qu'observait Freya Stark quinze ans plus tôt: sur la photographie publiée par cette dernière, où la flamme ne se distingue pas vraiment, mais dont la légende se réfère à la Chimère, figure un mur noirci qui surplombe la bouche enflammée<sup>87</sup>. Actuellement, une génération plus tard, les choses ont encore changé: les embouchures enflammées avoisinent la quinzaine, aucune n'atteint une largeur de deux-trois pieds, certains trous à l'embouchure noircie ne sont plus le siège d'aucune flamme, mais il en est que l'on réussit à rallumer en approchant un brandon, ce qui suggère que l'arrivée de gaz y est faible, sans être inexistante.

Cette variation dans les canaux empruntés par le gaz, que l'on peut constater depuis deux siècles, permet de relire les témoignages antiques: alors que les plus anciens, ceux qui remontent à Ctésias et ceux de ses proches successeurs comme le Pseudo-Scylax, parlent d'un «feu» ou d'une «flamme» – ce qui suggère qu'il y avait une flamme unique, des témoignages plus tardifs comme celui de Sénèque ou des scholiastes de l'*Iliade* insistent sur la pluralité des foyers, manifestement constatée à une époque postérieure à Ctésias.

81 Beaufort 1817, 50-51.

82 «The principal flame proceeds from behind an arched opening in the rock, and smaller flames dart out crevices round the larger. A second flame issues from a little pit close by.» (Newton 1865, 344).

83 Luschan 1889 reproduit l'esquisse p. 138 fig. 65 (photographie 3 *infra* p. 244). Berg a lui-même rédigé un compte rendu dans lequel il fait état d'une grande flamme de trois-quatre pieds de haut et d'une pluralité de petites flammes sortant d'étroites fissures (Berg 1854).

84 Luschan 1889, 139-140.

85 «A tired flame», «Her fierce days are over» (Stark 1956, 169).

86 Bean 1968, 167.

87 La photographie se trouve dans Stark 1956 à la page sans numéro qui précède la page 165.

#### IV. La Chimère et ses traductions géographiques: *exit* le volcan Chimère?

Pour en finir avec l'assimilation du feu immortel évoqué par Ctésias avec un «volcan Chimère», il reste à soulever deux questions complémentaires. En premier lieu, le feu immortel voisin de Phasélis a-t-il été nommé Chimère par Ctésias lui-même? En second lieu, la Chimère a-t-elle jamais été comprise par les Anciens, en dehors même de toute association avec le phénomène lycien, comme une allégorie de volcan?

##### 1) L'association du nom de Chimère au feu immortel de Phasélis: la datation incertaine d'un toponyme

Éric Foulon considère comme allant de soi que Ctésias lui-même nommait Chimère la montagne du feu immortel, nous transmettant ainsi l'écho le plus ancien d'une «rationalisation géographique et géologique du monstre mythique»<sup>88</sup>. Rappelons cependant que le passage de Ctésias ne nous est connu que par des paraphrases dues à Antigone citant Callimaque, à Pline et à Photius<sup>89</sup>. Parmi ces trois fragments, seuls les deux premiers évoquent un mont Chimère, alors que ce n'est pas le cas de Photius, qui est en même temps le seul dont on soit sûr qu'il s'inspire directement de Ctésias et de lui seul...

Plusieurs savants en ont déduit que l'association entre le feu terrestre de Lycie et la Chimère ne remontait peut-être pas à Ctésias, mais à Antigone<sup>90</sup> – et l'on pourrait même dire: à Callimaque, source affichée d'Antigone en cet endroit. C'est une première possibilité.

D'un autre côté, le résumé de Photius est par définition très elliptique et il paraît surtout peu probable que Callimaque et Pline, dont les témoignages paraissent indépendants l'un de l'autre, aient pu ajouter tous deux cette même précision dans un témoignage ponctuel qui se réfère explicitement à Ctésias<sup>91</sup>. J'inclinerais donc à croire que l'appellation Chimère était présente chez ce dernier.

Cette seconde hypothèse débouche à son tour sur deux possibilités: que Ctésias ait été à l'origine de cette association ou qu'il ait reproduit une tradition préexistante. Si l'historien était le premier à dénommer l'endroit Chimère, cela supposerait d'attribuer aux *Indica* une influence sur des témoignages ultérieurs qui paraissent à première vue indépendants du sien (commentateurs de l'*Iliade*<sup>92</sup>...). Quant à la deuxième possibilité – que Ctésias reproduise une appellation ayant cours de son temps, peut-être le contexte d'énonciation plaide-t-il en sa faveur: comme il s'agit de citer un exemple avéré et convaincant<sup>93</sup>, l'auteur a tout intérêt à s'inspirer de choses connues et l'appellation de «Mont Chimère» suggère, en outre, une appellation établie. Aucun de ces arguments n'est cependant concluant<sup>94</sup>, mais l'incertitude vaut tout de même d'être signalée.

88 Foulon 2004, 103.

89 Voir *supra* I. Curieusement, É. Foulon ne prend en considération que le fragment d'Antigone-Callimaque.

90 Benndorf/Niemann 1884, 83; Malten 1913, 318.

91 L'hypothèse d'une source intermédiaire commune à Antigone et à Pline, quoiqu'invérifiable, ne peut être totalement exclue.

92 Voir aussi Pline V, 100, qui ne paraît pas remonter à Ctésias.

93 Cf. *supra* I.3.

94 La tradition locale est elle-même difficile à saisir à époque ancienne. Il est vrai qu'à l'époque hellénistique, une émission monétaire de la confédération lycienne représente la chimère et ses trois

## 2) L'association de la Chimère à un volcan

Une dernière question mérite d'être posée: la figure de la Chimère a-t-elle été comprise par les Anciens comme une allégorie de volcan? C'est là une affirmation très répandue, tant dans les écrits de vulgarisation – dont tout moteur de recherche sur internet peut fournir des exemples – que dans la littérature savante: il n'est que de consulter l'article de Fritz Graf sur la Chimère dans le *Neue Pauly*<sup>95</sup>.

Or, cette interprétation de la Chimère comme allégorie de volcan n'est attestée par aucune source ancienne. Fritz Graf cite trois références à l'appui de son propos. Mais si l'on s'y reporte, on ne peut que constater leur caractère peu probant. Il s'agit d'abord du passage où Pline cite Ctésias (II, 236) et place le phénomène du Mont Chimère parmi les feux naturels à caractère merveilleux (*miracula ignium*), catégorie qui inclut les volcans sans s'y réduire<sup>96</sup>. Il s'agit ensuite du deuxième passage où Pline évoque – plus rapidement encore – le mont Chimère de Lycie «qui brûle la nuit», jouxtant «la cité d'Hephaestium, qui a elle aussi des sommets souvent en flammes»<sup>97</sup>. Il s'agit enfin d'un extrait des *Étymologies* d'Isidore de Séville, d'après qui certains assimilent la Chimère à «une montagne de Cilicie, nourrissant en certains endroits des lions et des chèvres, brûlant en d'autres, pleine de serpents en d'autres»<sup>98</sup> – passage dont on ne saurait dire qu'il impose l'interprétation volcanique!

---

têtes (Jacquemin, 1986, 257 [photographie 67 dans le catalogue du vol. III, 2]). Mais il s'agit d'une monnaie frappée à Xanthos, à partir de 168 av. J.-C. Elle n'a donc sans doute aucun rapport avec *Yanartaş*, mais bien plutôt avec un autre lieu associé au mythe de la Chimère, le «gouffre Chimère», situé à l'ouest de Xanthos, donc de la Lycie, et non à l'est (cf. Strabon XIV, 3, 5). Benndorf/Niemann 1884, 82-83, et Malten 1913, 318, considèrent que la Chimère a d'abord été située dans le Cragos (ouest de la Lycie) par poètes et mythographes et que son association à *Yanartaş* (est de la Lycie), nullement attestée avant Antigone citant Ctésias, est postérieure. Il faut cependant reconnaître que le texte homérique (*Iliade*, VI, 171-182; XVI, 328-9), qui est le seul texte antérieur à Ctésias à associer la Chimère (le monstre mythique) à un lieu, reste muet sur la région de Lycie (est ou ouest) censée abriter la Chimère.

Sur les différents sites (montagnes, gouffres, places fortes) ayant pris le nom de Chimère, cf. Ruge 1899 et Bethe 1899.

Rappelons que la tradition locale paraît avant tout avoir associé le «feu immortel» avec Héphaïstos.

95 Graf 1997: «Naturallegorische Auslegung verstand Chimaira als vulkanischen Berg (Plin. nat. 2, 236; 5,100; Isid. etym. 11,3,36 u. a.)». Dans son article, Éric Foulon affirme sans ambages que «l'identification de Chimère à un volcan va de soi» (105).

96 Cf. *supra* I.2 et II.2.

97 *Mons Chimaera noctibus flagrans, Hephaestium civitas et ipsa saepe flagrantibus iugis*. Sur *Hephaestium*, voir *supra* III.2 et note.

98 Isidore de Séville, XI, 3, 36. *Fingunt et Chimaeram triformem bestiam: ore leo, postremis partibus draco, media caprea. Quam quidam physiologi non animal, sed Ciliciae montem aiunt, quibusdam locis leones et capreas nutrientem, quibusdam ardentem, quibusdam plenum serpentibus. Hunc Bellerophontes habitabilem fecit, unde Chimaeram dicitur occidisse*. «On imagine que la Chimère était une bête à trois formes: un lion pour le visage, un dragon pour la queue, une chèvre en son milieu. Certains naturalistes disent que ce n'était pas un animal, mais une montagne de Cilicie, nourrissant en certains endroits des lions et des chèvres, brûlant en d'autres, pleine de serpents en d'autres. Bellérophon l'a rendue habitable, et c'est pourquoi l'on dit qu'il tua la Chimère.»

La Chimère géographique apparaît donc, ici comme ailleurs, comme une montagne qui est le siège d'un feu naturel en même temps que peu commun. On a vu qu'à ce titre elle pouvait être mentionnée aux côtés de ce que nous identifions comme des volcans, ce qui ne veut pas dire qu'elle y ait été assimilée. L'interprétation de la Chimère comme allégorie de volcan apparaît donc comme un fait purement moderne.

## Conclusion

Ainsi, il n'y a jamais eu de volcan Chimère ni sur le terrain – près de Phasélis – ni même dans les textes s'y rapportant: le «feu immortel» évoqué par Ctésias – qu'il l'ait appelé ou non Chimère – n'était pas volcanique. Et si l'auteur l'a situé en ces lieux, ce n'est pas pour avoir lu dans l'*Illiade* que Chimère avait été nourrie en Lycie, mais parce qu'il y avait réellement un feu perpétuel observable de son temps, qu'il l'ait entendu décrire ou même vu de ses yeux, Phasélis n'étant pas si éloignée de sa Carie natale. Même s'il a pu exagérer les réactions surprenantes de la flamme, l'historien n'en offre pas moins le plus ancien témoignage sur un phénomène géo-chimique millénaire.

On le sait, sa réputation d'affabulateur est établie de longue date: Plutarque n'estimait-il pas déjà qu'il avait, sur certains points, «inséré dans ses ouvrages un ramassis hétéroclite de contes incroyables et extravagants»<sup>99</sup>, cependant qu'Aulu-Gelle le comptait parmi les auteurs de «livres grecs pleins de merveilles et de récits fabuleux»<sup>100</sup>? De plus, il s'avère que, dans ses *Indica*, il semble avoir effectivement affecté une localisation géographique originale à des figures ou des phénomènes mythiques<sup>101</sup>.

Il n'en demeure pas moins qu'il convient de ne pas oublier certains principes de méthode, comme d'accorder la primeur à l'analyse de détail sur le préjugé d'ensemble, d'éviter de classer pour toujours un témoin dans la catégorie des «élus» ou des «réprouvés»<sup>102</sup>. Il va de soi qu'en application de ce même principe l'exemple ponctuel du «feu immortel» ne saurait démontrer la crédibilité générale des propos de Ctésias. Il illustre bien plutôt un second principe de méthode, qui est d'interpréter un énoncé en tenant compte de son contexte d'énonciation et de ce qu'il nous indique des intentions de l'auteur: Phasélis n'est pas en Inde, mais dans le monde grec et, quels que soient les penchants de Ctésias à l'affabulation, il invoque cet exemple dans un contexte argumentatif précis, avec l'espoir de donner du crédit à un récit comparable. Il a donc tout intérêt à «parler vrai».

99 Ctésias T 11d (Lenfant 2004, 9).

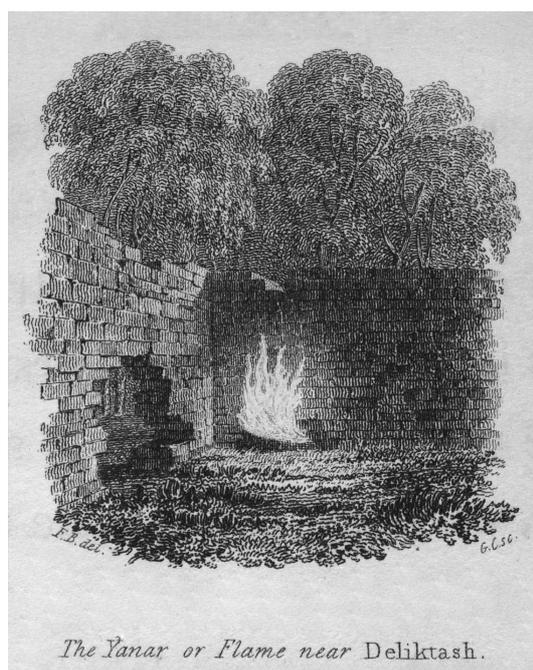
100 *Libri Graeci miraculorum fabularumque pleni*. Ctésias T 19 (Lenfant 2004, 19).

101 Les Pygmées, par exemple (Lenfant 2004, 306 n. 829).

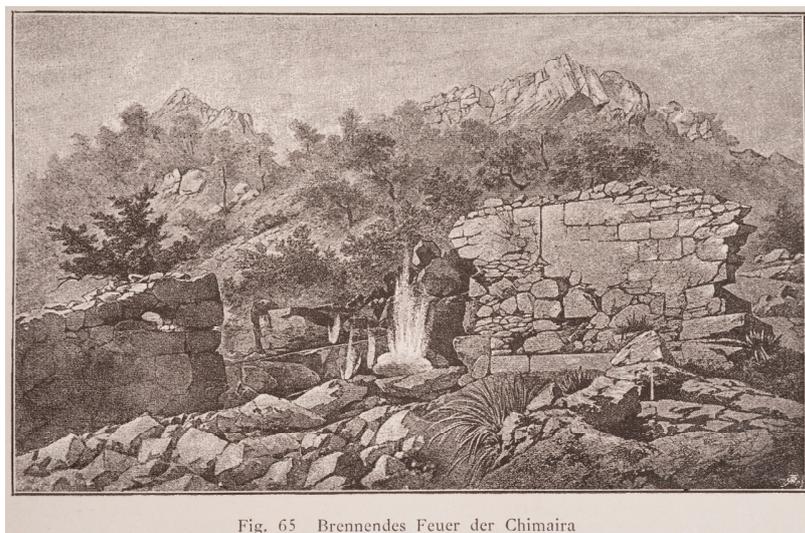
102 À l'image de l'Archange de la cathédrale d'Amiens dont Marc Bloch opposait plaisamment la démarche à celle de l'historien. «Un témoignage ne forme pas un tout indivisible qu'il faille déclarer véridique ou faux. Pour en faire la critique, il convient de le décomposer en ses éléments, qui seront éprouvés, l'un après l'autre.» (discours prononcé par Marc Bloch en 1914, publié dans les *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, V, 1, 1950, 1-8 [5], sous le titre: «Critique historique et critique des témoignages»). Ce texte que j'aime à citer a été repris dernièrement dans *Marc Bloch. L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, éd. établie par Annette Becker et Étienne Bloch, Paris (Gallimard), 2006, 99-107 [103-104].



1. Flammes jaillissant du sol à Yanartaş/Chimaira. Photographie prise le 19 juillet 2010.



2. Flamme jaillissant du sol à Chimaira en 1811. Dessin extrait du livre de Francis Beaufort, *Karamania* (1817). Coll. BNU Strasbourg, photographie J.-P. Rosenkranz.



3. Flammes de Chimaira dessinées par le paysagiste Albert Berg en 1854. Reproduction extraite du livre de Felix von Luschan, *Reisen in Lykien...* (1889). Coll. BNU Strasbourg, photographie J.-P. Rosenkranz.

## Références

- Amandry, P. 1948, ΠΥΠΙΝΟΟΣ ΧΙΜΑΙΡΑ, *Revue archéologique*, 1-11
- Bean, G. E. 1968, *Turkey's Southern Shore. An Archaeological Guide*, London
- Beaufort, F. 1817, *Karamania, or a brief Description of the South Coast of Asia Minor and the Remains of Antiquity, with plans, views, etc.: collected during a survey of that coast, under the orders of the lord commissioners of the admiralty, in the years 1811 and 1812, 2<sup>e</sup> éd. 1818*, London
- Bedon, R. 2004, *Montes flagrantés. Les volcans chez Pomponius Méla, Pline l'Ancien et Solin*, in: Foulon, É. (ed.), *Connaissance et représentations des volcans dans l'Antiquité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 215-230
- Benndorf, O./Niemann, G. 1884, *Reisen im südwestlichen Kleinasien I. Reisen in Lykien und Karien*, Wien
- Berg, A. 1854, Über die Chimaira, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 3. Band, 307-314
- Bethe, 1899, s.v. Chimaira, *PW III*, 2, 2281-2282
- Bigwood, J. M. 1989, Ctesias' Indica and Photius, *Phoenix* 43, 302-316
- Chantraine, P. 1968, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris
- Dorandi, T. 1999, *Antigone de Caryste. Fragments, texte établi et traduit*, Les Belles Lettres (C.U.F.), Paris
- Erbse, H. 1971, *Scholia Graeca in Homeri Iliadem (Scholia vetera)*, ed., II, De Gruyter, Berlin
- Fellows, C. 1852, *Travels and Researches in Asia Minor, more particularly in the Province of Lycia*, London
- Foulon, É. 2004, Le volcan Chimère, dans: Foulon, É. (ed.), *Connaissance et représentations des volcans dans l'Antiquité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 93-116
- Graf, F. 1997, s.v. Chimaira, *DNP* 2, 1123
- Hennig, R. 1939, Altgriechische Sagengestalten als Personifikation von Erdfeuern und vulkanischen Vorgängen, *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts* 54, 230-246
- Herbst, R. 1935, s.v. Naxos, *PW XVI*, 2, 2079-2095
- Jacob, C. 1983, De l'art de compiler à la fabrication du merveilleux. Sur la paradoxographie grecque, *Lalies* 2, 121-140
- Jacquemin, A. 1986, s.v. Chimaira, *LIMC III*, 1, 249-259; III, 2, 197-209, Zürich/München
- Keen, A. G. 1998, *Dynastic Lycia. A political History of the Lycians and their relations with foreign powers*, Leiden/Boston/Köln
- Lalagüe-Dulac, S. 2002, La Chimère, un lieu de culte original pour le dieu Héphaïstos, *Hethitica* 15, 129-161
- Larcher, P. H. 1802, *Histoire d'Hérodote, traduite du grec... les extraits de l'Histoire de Perse et de l'Inde de Ctésias, 2<sup>e</sup> éd.*, Paris
- Lenfant, D. 2004, *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments, texte établi, traduit et commenté*, Les Belles Lettres (C.U.F.), Paris
- Luschan, F. von 1889, in: Petersen, E./Luschan, F. von (eds.), *Reisen in Lykien, Milyas and Kibyrtis*, Wien
- Malten, L. 1913, s.v. Hephaistos, *PW VIII*, 311-366
- Marcotte, D. 2000, *Géographes grecs. T. 1: Introduction générale – Ps.-Scymnos. Circuit de la Terre*, texte établi et traduit, Les Belles Lettres (C.U.F.), Paris
- Müller, C. 1855, *Geographi Graeci Minores I*, Paris
- Müller, D. 1985, *Topographischer Bildkommentar zu den Historien Herodots – Griechenland*, Tübingen
- Musso, O. 1976, Sulla struttura del Cod. Pal. Gr. 398 e deduzioni storico-letterarie, *Prometheus* 2, 1-10
- Musso, O. 1985, [Antigonus Carystius], *Rerum mirabilium collectio*, ed., Napoli

- Newton, C. T. 1865, *Travels and Discoveries in the Levant*, London
- Partsch, J. 1891, *Die Insel Zante*, *Petermanns Mitteilungen* 37, Gotha
- Peretti, A. 1979, *Il periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa
- Pritchett, W. K. 1999, *Pausanias Periegetes II*, Amsterdam
- Ruge, W. 1899, s.v. Chimaira [2], *PW III*, 2, 2281
- Schepens, G. 1996, *Ancient Paradoxography: Origin, Evolution, Production and Reception. Part I: The Hellenistic Period*, in: Pecere, O./Stramaglia, A. (eds.), *La letteratura di consumo nel mondo greco-latino*, Cassino, 375-409, 453-460
- Sonnabend, H. 2002, s.v. Vulkan, *DNP 12/2*, 354-355
- Spratt, T. A. B./Forbes, E. 1847, *Travels in Lycia, Milyas, and the Cibyris*, Vol. I, London
- Stark, F. 1956, *The Lycian Shore*, London
- Talbert, R. J. A. 2000, *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton
- Van der Valk, M. 1971-1976, *Eustathii Commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes*, I (1971), II (1976), Brill, Leiden
- Wilamowitz-Moellendorff, U. von 1881, *Antigonos von Karystos*, Berlin